

« Voir le savoir »

Un entretien de Sacha Goldman avec Jean-Paul Dollé *

Il y a des savoirs qu'on peut voir comme les sciences naturelles ou l'astronomie. Il y a des savoirs qu'on ne peut pas voir telle la philosophie.

Et puis, il y a la vision de l'invisible : depuis des siècles, la peinture ne montre-t-elle pas des choses qui sont au-delà du visible ?

Jean-Paul Dollé nous rappelle que certains domaines de la vie ne relèvent pas de la connaissance scientifique.

SACHA GOLDMAN : Y a-t-il des savoirs différents, un savoir dont on s'approche par l'image, et un autre auquel on accède par le concept et la parole discursive ? Est-ce qu'il y a un distinguo entre le philosophe et l'artiste ?

Jean-Paul Dollé : La philosophie, presque structurellement, se dégage de l'image pour des raisons très simples : un concept, c'est ce qui abstrait toutes les images du sensible pour en faire une chose qui soit à la fois commune à toutes les singularités existantes, mais distincte d'elles. Par exemple, quand on parle du concept de table, on ne voit pas un objet particulier : on entend et on conçoit une table indépendamment de toutes les tables. C'est d'ailleurs ce qu'explique Descartes dans sa fameuse méditation où il dit que, pour avoir une connaissance philosophique

et scientifique, il faut ne plus s'occuper des qualités secondes, c'est-à-dire en fait toutes les marques de la singularité que l'on peut voir, entendre ou toucher. Il faut ne plus s'occuper que de ce qui est totalement général, c'est-à-dire qui n'a rien de particulier.

Il y a presque une incompatibilité entre le concept et le visible. Cela dit, évidemment, il y a des savoirs qui peuvent très bien se rapporter à du visible. Les savoirs que l'on appelle les sciences naturelles : par définition, évidemment, on peut les voir, les montrer... Idem pour la botanique, la zoologie ou la biologie. Et la physique ou l'astronomie, n'en parlons pas ! Voilà des savoirs qui peuvent voir et donc, effectivement, il y a un rapport perpétuel dans l'ensemble des savoirs entre ce qui peut se voir, ce qui doit se

voir et ce qu'on ne peut pas voir. Il y a aussi une troisième dimension, c'est la vision de l'invisible. Cela paraît paradoxal, mais c'est très évident. Par exemple, la peinture occidentale, depuis des siècles, veut nous montrer des choses qui sont au-delà du visible. C'est-à-dire Dieu, et toutes les formes entre Dieu et les mortels : les saints, les esprits, etc. De ce point de vue, il y a une grande différence entre la religion catholique et d'autres religions monothéistes qui ont un rapport beaucoup plus trouble avec la vision. La religion musulmane interdit de montrer des images de Dieu. La question de l'image ouvre donc des enjeux énormes : des enjeux sur le savoir, sur l'organisation de tous les savoirs, sur la chaîne des savoirs, sur la question de savoir ce qu'est un savoir. Par exemple, quand je dis que la philosophie n'est pas l'objet d'une vision, cela pose la question de savoir si elle est un savoir. Ce n'est peut-être pas le cas.

SACHA GOLDMAN : Plutôt un art créatif qui s'approcherait de la création artistique ?

Jean-Paul Dollé : Qui serait dans un rapport intermédiaire entre la science et l'art, entre le visible et l'invisible, c'est-à-dire qui ne peut pas être cerné précisément, et n'est donc pas un savoir. Mais qui, en même temps, traverse tous les savoirs.

SACHA GOLDMAN : Y a-t-il donc diverses manières de s'approcher d'une vérité, de faire un apprentissage du réel avec des méthodes différentes, mais toutes couvertes par le terme de "savoir" ?

Jean-Paul Dollé : La connaissance, cela consiste à connaître quoi ? Le réel, ce qui se passe, ce qui est... Ce n'est pas la

Il me semble qu'on a trop oublié cette leçon de Kant : il y a des domaines de l'activité humaine et de la vie qui ne relèvent pas de la connaissance scientifique.

connaissance en soi, c'est la connaissance de ce qui est. Nous sommes de ce point de vue marqués par l'histoire occidentale : la Renaissance, le Siècle des Lumières, le positivisme du xix^e siècle et l'accélération fantastique des connaissances scientifiques au xx^e... Cette percée, dans une région particulière de l'humanité, a eu pour effet d'assimiler la connaissance au savoir, et le savoir au savoir scientifique. On n'a pas assez prêté attention à ce que disait déjà Emmanuel Kant à la fin du xviii^e siècle. Ce qu'affirmait ce grand philosophe, en substance, c'est que la connaissance scientifique est légitime à un certain niveau de réalité mais qu'elle ne peut pas tout connaître, en particulier, l'existence pratique, car celle-ci a à voir avec la liberté, et la liberté

ne peut pas faire l'objet d'une connaissance scientifique. Il y a une connaissance scientifique légitime, ayant pour but de connaître les phénomènes de la nature, mais cette connaissance n'est pas légitime en ce qui concerne l'art, ni en ce qui concerne la pratique, c'est-à-dire le politique, par exemple. Il me semble qu'on a trop oublié cette leçon de Kant : il y a des domaines de l'activité humaine et de la vie qui ne relèvent pas de la connaissance scientifique.

SACHA GOLDMAN : N'y a-t-il pas deux types de processus de mise en place de la vérité : un processus qui consiste à partir de prémisses et à aller vers quelque chose, comme un avocat de la défense ou un politique, et puis une autre vérité qui vient à nous et s'impose ? Dans ce second cas, l'homme savant sert de vecteur pour faire découvrir la vérité telle qu'elle préexistait. C'est un peu la ruse de la raison, selon Hegel... Jean-Paul Dollé : Cette distinction est fondamentale. En fait, elle donne un bon éclairage pour comprendre ce qui se passe dans nos sociétés occidentales, qui à la fois sont démocratiques et se veulent rationnelles (c'est-à-dire où les décisions des pouvoirs publics sont fondées sur une expertise). Face à cela, il y a une première alternative : ce que Max Weber a>>

> appelé "la rationalisation de l'État". C'est, à mon sens, la justification théorique et philosophique de ce qu'on appelle la technocratie, celle-ci n'étant pas simplement ce qu'on en dit de manière polémique mais ayant aussi sa justification historique. Celui qui a donné cette justification historique par avance, c'était le grand théoricien de l'État industriel en France, Saint-Simon, qui a eu cette fameuse formule : « Il ne s'agit plus de gouverner les hommes, il s'agit d'administrer les choses ». À mon avis, c'est une formule que tous les gens de l'ENA, c'est-à-dire tous ceux qui ont une vision rationnelle de la politique, pourraient reprendre à leur compte. Dans cette optique, on considère que les sociétés humaines sont à voir et à connaître comme le monde naturel. C'est-à-dire qu'on peut avoir une vision

scientifique de la société, ce qui rejoint aussi les bases de la sociologie. Durkheim, le fondateur de cette discipline en France, disait : « Il faut traiter les faits sociaux comme des choses » (les « faits sociaux » étant en l'occurrence des gens). Saint-Simon et Durkheim étaient pour la justice sociale. Et c'était précisément pour ne pas être injuste qu'il fallait adopter cette vision rationnelle des choses.

SACHA GOLDMAN : Ne s'agit-il pas, en fait, d'une approche figée, peut-être même dogmatique ?
Jean-Paul Dollé : Effectivement, il me semble que cette conception a montré ses limites. Car, malgré tout, on ne peut pas dire qu'on peut administrer les hommes comme des choses. Non, ce n'est pas vrai. Les hommes, ce sont aussi des passions : de la haine, de l'amour, de la solidarité, de la justice... Et on ne peut pas

dire uniquement que les faits humains sont des choses. Il faut être beaucoup plus souple, savoir faire venir les choses à soi, ne pas avoir une vision préétablie. Il y a des gens qui en ont fort bien parlé, parce qu'ils ont été les contemporains de phénomènes tellement énormes qu'ils n'ont pas pu ne pas se dire qu'il fallait en tenir compte. Celui qui en a le mieux parlé, en France, c'est Edgar Morin. Il affirme qu'il y a de l'aléatoire. Donc, il dit une chose à la fois très paradoxale, très profonde et très énigmatique : il faut fonctionner dans l'incertitude mais, plus encore, il faut l'enseigner. Là, cela devient compliqué, parce qu'on enseigne un savoir, mais qu'est-ce que cela peut vouloir dire le fait d'enseigner que, justement, on ne sait pas ?

SACHA GOLDMAN : C'est Socrate ?
Jean-Paul Dollé : C'est Socrate, effectivement. Mais il faut alors réorganiser tout le système de l'éducation. Ce n'est pas évident, parce que ce n'est pas spontané, parce que l'être humain veut avoir des certitudes. On comprend pourquoi : l'être humain est quelqu'un qui, perpétuellement, doit se confronter avec la crainte, l'angoisse, la précarité... Pour être conforté, il lui faut des choses sûres.

SACHA GOLDMAN : L'artiste ne peut-il pas être celui qui bâtit une autre vérité de notre monde, qui la sert autrement, qui joue le jeu en complicité avec le scientifique et le philosophe ?

Jean-Paul Dollé : Oui et non. D'abord, il faut dire la chose suivante, qui n'est pas très bien

**Pour Edgar Morin,
il faut fonctionner
dans l'incertitude
mais, plus encore,
il faut l'enseigner.
Qu'est-ce que
cela peut vouloir
dire que,
justement,
on ne sait pas ?**



vue en ce moment : n'est pas artiste qui veut ! Ce que disait Baudelaire est toujours vrai : être artiste, c'est héroïque... La modernité, c'est cette période historique dans laquelle est entrée l'humanité et où l'on ne peut plus se reposer sur des vérités intangibles. C'est le règne de l'éphémère, de ce qui meurt. Les artistes doivent en avoir conscience, et ne pas aller contre le fait que le monde est éphémère, le monde de la mode... car le mode de vie des hommes, aujourd'hui, c'est la mode.

En même temps, l'artiste doit faire quelque chose pour que, à travers cet éphémère, il y ait quelque chose qui reste. C'est évidemment contradictoire : comment faire quelque chose qui reste dans un monde qui passe ? C'est vraiment presque impossible. Et il n'y en a pas beaucoup qui le font.

La plupart des autres, les hommes de la modernité, vivent avec cela tout en ne voulant pas être héroïques, donc ils sont dans la consommation. Donc, il ne faut pas banaliser ce que veut dire « être artiste ». En ce moment, on met un peu « l'artiste » à toutes les sauces : dans la publicité, dans la mode... Mais cela n'a rien à voir...

SACHA GOLDMAN : Est-ce que cela n'est pas dû à une crise du savoir depuis quelques décennies :

on cherche du côté de l'image en débordant les frontières de la création artistique pour aller dans le domaine des médias, du design, de la mode, de l'architecture ?

Jean-Paul Dollé : Je pense qu'il y a à la fois crise du savoir, de l'ordre du savoir, de l'organisation du savoir... et que, en même temps, il y a une inflation du créatif.

Ce n'est pas du tout contradictoire. Au contraire : c'est

On ne peut pas penser si on n'a pas le désir de penser. Or, ce n'est pas évident, parce qu'on peut très bien vivre sans penser, alors qu'on ne peut pas vivre sans savoir.

justement parce qu'on ne sait plus très bien ce que cela veut dire qu'on met le « créatif » à toutes les sauces. Vous vous souvenez de la fameuse phrase de Godard, qui a été si riche pour ma génération : « Il n'y a pas d'images justes, juste des images ». Ce n'était pas un mépris sur les images. Mais simplement : « Les images, c'est juste des images ».

SACHA GOLDMAN : « Juste des images », parce que ça fait une moitié, l'autre moitié étant faite de l'interprétation.

Donc, l'image est un point de départ, tandis que la pensée est plutôt un point d'arrivée qui, justement, peut partir d'une image.

Jean-Paul Dollé : La pensée est un point d'arrivée, surtout pas définitif car une pensée qui s'arrête n'est plus une pensée. Ce que je dis peut paraître

rudimentaire, mais c'est très important : on ne peut pas penser si on n'a pas le désir de penser.

Or, ce n'est pas évident, parce qu'on peut très bien vivre sans penser, alors qu'on ne peut pas vivre sans savoir.

En ce moment, il est impossible de vivre en France si on ne sait pas qu'il faut s'arrêter au feu rouge et passer au feu vert. Si vous ne savez pas cela, vous êtes cuit !

En revanche, il est tout à fait possible de vivre sans jamais penser. La pensée, c'est totalement inutile, ça ne sert à rien et l'on

peut s'en passer.

Le problème c'est : jusqu'à quand peut-on s'en passer ?

J'ai la conviction – mais c'est un parti pris – qu'une vie sans pensée est une vie serve. Je pense que la pensée est le corrélat de la liberté : on ne peut pas être libre si on ne pense pas. Mais on peut très bien vivre sans être libre !